

EXPOS / GUET-APENS À LA GÉNÉRALE

ON NE SAIT TOUJOURS PAS CE QUE VA DEVENIR LA GÉNÉRALE, CE LIEU ALTERNATIF DU VINGTIÈME ARRONDISSEMENT DE PARIS, QUI SE DÉMARQUE PAR LA QUALITÉ DES ARTISTES QU'ON Y RENCONTRE. EN JUIN, ON POUVAIT VOIR UNE TRÈS BONNE EXPOSITION INTITULÉE « GUET-APENS » ORGANISÉE PAR STÉPHANE THIDET, UN JEUNE PLASTICIEN NÉ EN 1974.

L'ensemble des propositions qui, selon le communiqué de presse, s'inscrit dans « la question du piège » a résulté d'une phase préalable réunissant les protagonistes 48 heures en isolement total. Ce qui m'a intrigué lors de la visite, c'est de constater que plusieurs artistes ont conçu des œuvres aux formats monumentaux, de manière artisanale avec un sens très affirmé de la finition et de l'efficacité. Du fait main qui ne se contente pas de rejouer la polarité de l'objet de consommation et de l'œuvre d'art, beaucoup vu depuis l'exposition des boîtes Brillo de Warhol en 1964.

Ainsi, Jean Bedez a conçu, avec « Game over », une ossature de formule 1 en bois, peinte en blanc, à l'échelle, reposant sur des parpaings : un véhicule de compétition sans possibilité d'entrer dans la course. Le tout, éclairé par des néons également blancs suspendus au plafond suggérant une improbable rampe de lancement.

Nombreux sont les plasticiens qui ont œuvré récemment sur les voitures, de Xavier Veilhan à Tobias Rehberger, en passant par Bertrand Lavier. On pense également à la Fiat, le ready made que Bruno Peinado a immobilisé, lui aussi, sur des parpaings, et montré récemment au Palais de Tokyo. Cependant, aucun ne s'est embarrassé au point de réaliser lui-même la réplique, soit ils utilisaient le ready made, soit ils en déléguaient la fabrication.

Le fait main est aussi une caractéristique du travail du binôme occasionnel formé par Sarah Fauguet et David Cousinard qui proposent deux pièces aux titres énigmatiques Azimut Zéro et SAS, énormes structures qui reprennent des éléments d'architecture du lieu (grille, poutre...). Menaçantes, l'une est une sorte de cage d'ascenseur close et l'autre un fragment de plafond. Les pièces ont nécessité un incroyable travail. Réalisées en aggloméré, un matériau à la fois lourd et très fragile, elles ont l'aspect ciselé des chefs-d'œuvre conçus par les Compagnons du siècle dernier. Elles sont très loin de l'apparence industrielle des sculptures minimalistes pop recouvertes de plaques de Plexiglas, des assemblages baroques pailletés ou laqués qu'on a beaucoup vu ces derniers temps.

Difficile de ne pas s'interroger sur ce qui conduit ces trois artistes, tous nés après 1975, à entreprendre de tels travaux d'Hercule pour un lieu non marchand et pour un mois. On peut imaginer qu'ils veulent renouer avec une forme de savoir-faire artistique, cherchant à se confronter aux matériaux. David Cousinard se revendique, d'ailleurs, sculpteur ; un titre, qu'à ma connaissance, personne n'ambitionnait ces derniers temps, la sculpture s'apparentant à une activité dépréciative, peut-être perçue comme passiste et que beaucoup remplaçaient par l'installation.

On constate à la Générale les alternances et les dynamiques de l'art contemporain, ce qui

en fait sa richesse. Sarah Fauguet, David Cousinard et Jean Bedez se démarquent fortement de la décennie précédente, beaucoup plus conceptuelle où le savoir-faire, jugé accessoire, pouvait se contenter d'un coup de crayon, se déléguait ou encore s'appuyait sur des médiums technologiques comme la vidéo ou la photographie. Il semble que le jeu de balance dialectique « banal-onirique » penche à nouveau vers le symbolique, laissant loin derrière l'ordinaire et le presque rien qui dominaient largement en France à la fin des années 90.

Au-delà du corps à corps avec la matière, on remarque aussi, l'efficacité des propositions, j'entends par là, la capacité immédiate des œuvres à fixer l'attention du regardeur en suscitant de l'étonnement ou de la résonance. A cette aune, Julien Berthier remporte la palme. Isolé dans une salle, un lustre rococo suspendu, mis en mouvement grâce à un moteur sous une large moulure, effectue une rotation effrénée en frôlant les parois qui l'entourent. Séparée de la rue par une large fenêtre opaque, l'œuvre produit un effet de phare et donc d'appel pour les riverains, dès la nuit tombée, tout en inquiétant les visiteurs qui hésitent et restent un moment sur le seuil avant de se décider à entrer. On accordera également le prix de la mise en scène à Joséphine Faure pour « Going Under » et à Virginie Yassef pour « Passe Apache ».

Le premier est formé d'une étendue de sable d'où émergent une main et un sac dans lequel le portable sonne désespérément, tandis que le second est constitué d'une énorme pierre qui tourne sur un axe et permet d'accéder à une salle obscure où l'on retrouve la maquette du lieu, exécutée par Stéphane Thidet. On retrouve ici une tendance forte de l'art contemporain, à savoir la volonté de scénariser l'œuvre pour y inscrire un micro-récit énigmatique. A la Générale, cela fonctionne plutôt bien, parce que le groupe a pris soin de respecter un scénario d'ensemble et que les œuvres s'inscrivent parfaitement dans l'espace. Mais il faut se méfier de cette orientation, elle peut conduire à ce qu'Edouard Levé nomme le « divartissement », un art spectaculaire dont la vocation première est la distraction et le fil directeur la sensation pure.

Julien Prévieux évite l'obstacle en proposant une œuvre de format si modeste qu'on pourrait ne pas la voir, « dactyloscopie », tout simplement l'empreinte du ministre de l'Intérieur Sarkozy, suivi deux mètres plus loin et à la même hauteur d'un graffiti « Bad ».

PAR ALAIN BERLAND

IMAGE : SARAH FAUGUET & DAVID COUSINARD, S.A.S., 2006.
PANNEAUX PARTICULES. 2,70 X 1,30 X 1,50 M.
GAME OVER, 2006. INSTALLATION. BOIS, ENDUIT, PEINTURE, NÉONS. 12 X 3 M.
CRÉDITS : JEAN BEDEZ. PHOTO DE LUDOVIC JECKER.

